

LANGAGE ET IDENTITÉS : EXPERIENCES ET REPRESENTATIONS INDIVIDUELLES ET COMMUNAUTAIRES

YEO Zié Seydou

Assistant au Département de philosophie
Université Félix Houphouët-Boigny – Abidjan / Côte d'Ivoire
yzeydou@gmail.com

RÉSUMÉ : L'identité s'explore comme une construction subjective élaborée au cours d'interactions sociales, culturelles et autres. En fait, l'identité d'une personne ou d'une communauté, se présente sous forme réticulaire. Ainsi, le sentiment d'appartenance est fondamental dans la définition d'une identité personnelle ou groupale. Ce sentiment, prend ses racines dans la vie communautaire, où l'individu n'existe que dans, par et pour le groupe qui contrôle ses pensées et conduites. Il est, en partie, le résultat de processus d'assimilation des valeurs sociales, car tout être humain vit dans un milieu social qui l'imprègne de son ambiance, ses normes et modèles. Ces imprégnations culturelles identiques pour les individus d'un même groupe fondent la possibilité de communication avec autrui. Dans ce contexte, le langage s'érige en un symbole d'identité. Il est usité par les locuteurs pour marquer leurs identités. Les individus s'en servent pour catégoriser leurs pairs en fonction de la langue qu'ils parlent. Ainsi pourrait-on dire que le comportement linguistique de tout locuteur est l'expression de son identité. Le langage en lien avec l'identité, se veut dès lors une somme d'expérience et de représentations individuelles ou communautaires. Cette identité n'est point le chauvinisme, ni le rejet de l'autre car il ya une corrélation entre le social et le linguistique. Toutefois cette corrélation ne peut être absolue dans le sens où le langage est un pouvoir à même de dissimuler l'identité réelle du locuteur. Les hommes peuvent abuser du langage pour présenter une identité qu'ils n'ont pas. L'abus du langage entraîne dès lors la perte de l'identité dans le sens où l'on se fait passer pour ce qu'il n'est pas.

Mots clés : *Abus du langage, comportement linguistique, communication, identité personnelle, identité groupale, perte de l'identité*

ABSTRACT: The identity is explored like an elaborate subjective construction during social, cultural and different interactions. In fact, the identity of a person, of a community, arises in reticular form. Thus, the feeling of belonging is fundamental in the definition of a personal or group identity. This feeling, takes its roots in the Community life, where the individual exists only in, by and for the group which controls its thoughts and behaviors. It is partly the result of processes of assimilation of social values, because every human being lives in a social environment which impregnates it with its environment, its standards and model. These identical cultural impregnations for the individuals of the same group melt the possibility of communication with others. In this context, the language sets up in a symbol of identity. It is used by the speakers to mark their identities. The individuals make use of it to categorize their similar according to the language which they speak. Thus it appears ineluctably that the linguistic behavior of any speaker is the expression of his identity. This identity is neither chauvinism, nor the rejection of the other because there is a correlation between social and it linguistic. However, this correlation cannot be absolute in the direction where the language is a capacity to dissimulate the real identity of the speaker. The men can misuse the language to present an identity which they do not have. Men can abuse language to present an identity they do not have. The abuse of language therefore leads to the loss of identity because speaker use to present an image that they do not have.

Keywords.

Abuse of language, linguistic behavior, communication, personal identity, group identity, loss of identity.

INTRODUCTION

La question de l'identité n'est pas aisée à cerner comme il en est d'une formule logico-mathématique. Saisir l'identité d'un individu c'est-à-dire sa spécificité, sa nature profonde, ou son essence, est déjà une opération bien ambiguë. De fait, l'identité individuelle concerne un ensemble de significations issues de diverses contextualisations de soi. Ainsi, l'identité s'appréhende comme une construction subjective élaborée au cours d'interactions sociales, culturelles et autres. Elle (l'identité) est un « concept intermédiaire entre l'individu et la société » (Sciolla, 1983, p.112). C'est dire que l'identité d'une personne, d'une communauté peut se construire autour d'une somme d'expériences et représentations susceptibles de s'extérioriser par le biais de son langage. Dans ce sens, le sentiment d'appartenance est fondamental dans la définition d'une identité individuelle ou groupale. Ce sentiment prend ses racines dans la vie communautaire où l'individu n'existe que dans, par et pour le groupe qui contrôle ses pensées et conduites. Il est en partie le résultat de processus d'assimilation des valeurs sociales, car tout être humain vit dans un milieu social qui l'imprègne de son ambiance, ses normes et modèles. Ces imprégnations culturelles identiques pour les individus d'un même groupe, fondent la possibilité de communication avec autrui.

Ce qui soulève les préoccupations suivantes : peut-on dire que le langage témoigne de l'identité individuelle ou communautaire ? Le langage a-t-il un rôle identitaire ? Quel lien peut-on établir entre la réalité du langage et les représentations sociales ?

Pour frayer un chemin vers une réponse à ces préoccupations, il convient de procéder à une analyse de l'identité individuelle ou communautaire en lien avec le langage. Spécifiquement, il s'agit de mettre en exergue une réalité : en toute forme de communication, l'identité du locuteur est toujours en jeu. Notre réflexion s'inscrit dans le champ de la philosophie analytique du langage. Pour ce faire, elle s'intéresse dans un premier temps au concept d'identité et ses représentations. Deuxièmement elle met en exergue le rôle identitaire du langage et enfin elle fait ressortir que tout abus du langage peut conduire à la perte de l'identité.

I-LE CONCEPT D'IDENTITÉ ET SES REPRESENTATIONS

Parmi les questions qui interpellent la société aujourd'hui et particulièrement les sociétés africaines constituées d'ethnies diverses, figure en pole position, celle de l'identité. L'identité se présente comme un concept assez polémique. Il s'apparente à un mot 'valise', à un « foyer virtuel auquel il est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses sans qu'il ait jamais d'existence réelle » (Lévi-Strauss, 2007, p.32). C'est donc un concept purement théorique qui, par ailleurs, renvoie à des sens différents tels que l'identification d'un individu à un groupe, l'identification d'un individu par autrui, la représentation qu'un individu a de lui ou encore le sentiment d'appartenance. Le concept d'identité désigne le caractère de ce qui est même. Ainsi l'identité d'un être serait cet être-là qui reste le même, qui dure à travers ses différents moments ; elle permet de reconnaître le même être ou la même collectivité à travers ou malgré ses différenciations. C'est la substance des différences et il n'y a pas de différences pures sans identité et vice versa. L'identité traduit la permanence de l'être à travers le temps et dans les lieux où il déploie son existence. Une telle réalité permet de comprendre que l'identité n'est pas d'abord un rapport de la conscience aux autres, ni à elle-même, mais quelque chose d'ontologique, en rapport avec ce qui est : un rapport à l'être et au temps. Comme l'écrit H. Hude « l'identité, c'est une façon d'être, c'est pourquoi elle aura toujours quelque chose de mystérieux. C'est vrai pour une simple réalité matérielle, vrai pour un fragment d'univers, vrai pour une personne humaine, vrai aussi pour une communauté politique et son histoire » (Hude, 2010, p.14). C'est elle qui permet au sujet de prendre conscience de son existence qui se constitue à travers la prise de conscience de son corps (un être-là dans l'espace et le temps) de son savoir (ses connaissances sur le monde), de ses jugements (croyances), de ses actions (son pouvoir de faire), de ses compétences (son savoir faire) de son comportement (son savoir être).

L'identité va donc de paire avec la prise de conscience de soi. Et d'après M. Détienné (2010, p.14) celle-ci évoque « la conscience qu'une personne a d'elle-même, ce que c'est que d'être soi, en somme le sentiment d'identité personnelle d'un individu contemporain pressé au quotidien de cultiver l'identité du soi le plus personnalisé ». Aussi cette prise de conscience, pour se réaliser, a besoin de différence vis-à-vis d'un autre que soi. Ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire. La perception de la différence de l'autre constitue d'abord la preuve de sa propre identité qui devient alors un 'être ce que n'est pas l'autre '. Dès lors, la conscience de soi existe à proportion de la conscience que l'on a de l'existence de l'autre. Plus cette conscience de l'autre est forte plus fortement se construit la conscience identitaire de soi. Il s'agit là de ce que l'on appelle le principe d'altérité. Cette relation à l'autre s'institue à travers des échanges qui font que chacun des partenaires se reconnaît semblable et différent de l'autre. Semblable en ce que pour qu'une relation existe entre les êtres humains, il faut que ceux-ci partagent du moins en partie, des mêmes motivations, des mêmes finalités, intentions etc. Différent en ce que chacun joue des rôles qui lui sont propres et que dans sa singularité, il a des visées et des intentions qui sont distinctes de celles de l'autre. Ainsi d'après ce principe, chacun des partenaires de l'échange est engagé dans un processus réciproque (mais pas forcément symétrique) de reconnaissance de l'autre et de différenciation

vis-à-vis de cet autre, chacun se légitimant et légitimant l'autre à travers une sorte de regard évaluateur qui permet de dire que l'identité se construit à travers une croisée des regards : il ya l'autre et il ya moi, et c'est de l'autre que je tiens le moi. Si l'on voit les choses du point de vue de la communication langagière, on dira en reprenant des termes d'Émile Benveniste (1966, p.76) qu' « il n'y a pas de 'je' sans 'tu', ni de 'tu' sans 'je' : le 'tu' constitue le 'je' ».

La différence étant perçue, il se déclenche chez le sujet un double processus d'attirance et de rejet vis-à-vis de l'autre. D'attirance, d'abord, car il ya une énigme à résoudre qui est de s'interroger : comment peut-on être différent de moi ? Car découvrir qu'il existe du différent de soi, c'est se découvrir incomplet, imparfait, inachevé. D'où cette force souterraine qui nous meut vers la compréhension de l'autre ; non pas au sens moral de l'acceptation de l'autre, mais au sens étymologique de la saisie de l'autre, de sa maîtrise qui peut aller jusqu'à son absorption, voire sa prédation. Nous ne pouvons échapper à cette fascination de l'autre, à ce désir d'un autre soi-même. De rejet ensuite, car cette différence, si elle est nécessaire, elle ne représente pas moins pour le sujet une menace. Comme ce fut le cas début septembre 2019 en Afrique du Sud où le pays a connu une flambée de violences qui ont visées les communautés africaines immigrées, notamment nigérianes, accusées d'être responsables du taux de chômage élevé du pays. Cela est perceptible dans une publication du célèbre tabloïde français l'OBS le 04 septembre 2019 où l'on peut lire ceci « Lundi, le centre de Johannesburg a été envahi par des centaines de personnes armées de gourdins et de pierres qui ont incendié et pillé de nombreux magasins, souvent tenus par des commerçants étrangers. Les immigrés africains, notamment nigériens, sont la cible principale de ces violences »¹. Ces violences sont la preuve que la différence que représente l'autre est parfois sujet d'affrontement et de toutes sortes de frictions. Dès lors, cette différence ferait-elle que l'autre soit supérieur ? Qu'il serait plus parfait ? Qu'il aurait davantage de raison d'être que moi ? Pourquoi la perception de la différence s'accompagne généralement d'un jugement négatif. Il y va de la survie du sujet. C'est comme s'il n'était pas supportable d'accepter que d'autres valeurs, d'autres normes, d'autres habitudes que les siennes propres soient meilleures, ou, tout simplement existent.

Lorsque ce jugement se durcit et se généralise ; il devient ce que l'on appelle traditionnellement un stéréotype, un cliché, un préjugé. Le stéréotype joue d'abord un rôle de protection, constitue une arme de défense contre la menace que représente l'autre dans sa différence. Dès lors, comment réussir une intégration sociale et politique dans une communauté dont l'identité réside dans les différences aux plans culturel, idéologique, et politique entres autres. Comment nos États peuvent-ils faire face à ce défi ? Selon D. Wolton, l'humanité est passée de la différence culturelle qui est un fait, à la cohabitation culturelle qui est un objectif politique. A cet égard il affirme que « la cohabitation culturelle est donc le dispositif politique qui permet de gérer pacifiquement les relations conflictuelles entre identité, culture et communication » (D. Wolton, 2015, p.507).

¹<https://www.nouvelobs.com/monde/20190904.OBS17961/flambée-de-violences-xenophobes-en-afrique-du-sud-que-s-est-il-passe.html> 4 sept. 2019 ... **Flambée de violences xénophobes en Afrique du Sud** : que s'est-il passé ? Les violences ont visé les communautés africaines immigrées, ...Article publié le 04 septembre 2019 à 16h28, Mis à jour le 04 septembre 2019 à 17h50 Consulté le 23 Avril 2020 à 04h53.

On voit ici le paradoxe dans lequel se construit l'identité. Chacun a besoin de l'autre dans sa différence pour prendre conscience de son existence, mais en même temps, il se méfie de cet autre et éprouve le besoin soit de le rejeter, soit de le rendre semblable pour éliminer cette différence. Le risque est dans le premier cas que à rejeter l'autre il ne dispose plus de différence à partir de laquelle se définir ; dans l'autre cas à le rendre semblable il perd du même coup un peu de sa conscience identitaire puisque celle-ci ne se conçoit que dans la différenciation. D'où ce jeu subtil de régulation qui s'instaure dans toutes nos sociétés (serait-elles les plus primitives) entre acceptation ou rejet de l'autre, valorisation ou dévalorisation de l'autre, revendication de sa propre identité contre celle de l'autre. Il n'est pas simple d'être soi, car être soi passe par l'existence et la conquête de l'autre. « Je est un autre » disait Rimbaud (1873, p.93) ; il faudrait préciser : je est un autre moi-même semblable et différent à la fois.

Le concept d'identité n'est donc pas un concept insulaire. Explicitement, cela signifie que l'identité s'appréhende sous l'angle relationnel. Dire qu'elle est relationnelle, c'est admettre en conséquence que son analyse, sa compréhension et sa connaissance présupposent le recours aux différents référents qui sont constitutifs de son existence et de son mode d'être. En effet, l'être ne peut pas être connu lui-même si l'on méconnaît ce qui participe à sa connaissance, à savoir la complexité, l'altérité, le temps et la différence. L'identité n'existe que dans le rapport d'un sujet (soit individuel, soit collectif) à un autre (individuel ou collectif) et vis-à-vis d'un objet. Sur cette idée, il ya à l'évidence, un consensus de chercheurs qui réfléchissent sur l'identité. Selon le spécialiste en psychologie sociale L. Bagnet (1998, p.7) « l'identité se construit, se définit, s'étudie dans le rapport à l'autre ; elle est indissociable du lien social et de la relation à l'environnement ». Comprendre ainsi l'identité signifie qu'elle n'est pas un concept insulaire à l'image d'une culture qui serait fermée sur elle-même. Au contraire, l'identité est en proie au devenir, au changement ; elle est donc soumise à l'épreuve du temps. Elle ne se définit pas à elle seule, mais toujours en rapport avec quelque chose à l'épreuve de quoi se joue son essence, son destin, et sa constance.

Par ailleurs, les différentes sociétés (notamment africaine, européenne, asiatique, américaine) sont l'expression d'une diversité d'identités, mais elles sont tout aussi la marque de l'unité de l'identité humaine. Au fil de l'existence, chaque groupe humain, chaque individu doit prouver que son identité est increvable en conservant son substrat malgré les obstacles et les agressions dont elle peut faire l'objet. Dans ce sens, D. Sibony (2012, p.8) conçoit que « (...) l'identité devient autre en assumant d'exister au sens de compter, de prendre place, dans une texture en cours, qui se rattache à d'autres pour transmettre de la vie ». L'être humain ne peut s'appréhender que comme produit, résultat d'un processus au terme duquel il acquiert une identité subjective et objective. Elle n'est pas même une fonction stable au risque de nier son essence, encore moins une réalité substantielle. Elle est plutôt un processus par lequel un être se définit et se forge une image dans l'existence sociale. Laquelle image est plus que manifeste dans le langage de chaque locuteur.

II-LE LANGAGE, ET SON ROLE IDENTITAIRE

Nous partons ici de l'hypothèse selon laquelle l'être que peuvent manifester les humains, peut aussi être communiqué par le langage. Dans ce sens, M. Bakhtine (1986b, p.118) souligne que « le langage et le mot sont presque tous dans la vie humaine ». On peut, cependant, interpréter cette affirmation de différentes façons. Considérons, par exemple, l'étude du sens. La sémantique linguistique traditionnelle préoccupée par le sens et la référence, examinait la nature de la relation entre des propositions et des faits et notamment les faits liés aux conditions de vérité. Des théories plus récentes et plus soucieuses du contexte (philosophie du langage ordinaire), cherchent le sens dans les relations qui se reproduisent souvent entre la situation et l'usage du langage du locuteur, dans le fait que le locuteur s'accorde aux autres. On peut aussi considérer le sens comme une forme de collectivité culturelle, c'est-à-dire comme quelque chose qui émane d'un consensus linguistique par lequel les gens se comprennent comme réalisation à travers le discours de la collectivité culturelle. Il est clair que les contraintes ontologiques par rapport à ce qu'on considère comme le sens vont différer dans les trois approches. Dans le premier cas de figure, le statut ontologique des éléments linguistiques a quelque chose à voir avec la vérité ; dans le deuxième cas, il a quelque chose à voir avec les sortes de situations et les accords des différents ordres. Dans le dernier cas, il a quelque chose à voir avec « l'ordre qui est gravé aussi bien sur les monuments visibles ou invisibles de culture que sur l'esprit humain » (S. Moscovici, 1993, p.340) et ainsi à la fois sur l'identité individuelle et communautaire.

On pourrait dire que comme forme de collectivité culturelle des mots simples ne sont que des potentiels de sens. Les potentiels de sens reflètent des traditions culturelles, des croyances, des attitudes et des représentations sociales c'est-à-dire, les phénomènes qui sont communément distribués et que les utilisateurs du langage traitent et qui de ce fait ont un rôle identitaire. Ils sont des critères d'évaluation et contiennent un code éthique commun. Ils portent l'expérience culturelle et la mémoire culturelle d'une communauté linguistique particulière ou donnée. Cependant, ils ne fournissent pas plus d'une garantie, lors de leur utilisation dans une énonciation pour leur compréhension commune par ceux qui parlent cette langue. C'est par le dialogue que se déroulent les représentations sociales, distribuées dans les cultures. L'intersubjectivité vient à la fois du soi et de l'autre. Dans le contexte de l'analyse de la conversation, il ressort qu'en parlant, les locuteurs expriment leur identité. Autrement dit, la manière de parler d'un individu laisse éclater son identité. Le langage lui-même est un objet de représentations sociales. On remarquera ici que même à l'intérieur d'une même communauté notre langage reflète notre origine sociale. (On peut reconnaître le quartier d'un enfant par sa manière de s'exprimer, le niveau d'instruction d'un individu par son discours). Notre langage traduit notre identité. Il est fonction des représentations sociales qui elles aussi façonnent ce que disent les locuteurs. L'hétérogénéité des genres de langage et la nature des représentations sociales qui présentent de multiples facettes sont entrelacées.

Ainsi dans toute interaction de communication, au fil du discours non seulement se mettent en branle les activités qui seront réalisées conjointement, mais sont également mises en jeu les

identités des participants à l'interaction. De même, tous les rapports entre ces participants ; identités et rapports qui se manifestent à travers la parole ; soit au moyen de mécanismes explicites, tels que l'utilisation de références directes, d'appellatifs ou d'autres façons de s'adresser à l'interlocuteur, soit de manière indirecte à travers des façons d'agir sont tributaires à l'identité des acteurs mise en jeu. Bien que l'expression mutuelle des identités soit perceptible dans les interactions face à face, où l'on observe la manière d'interagir entre deux ou plusieurs participants, ceci se produit également selon Bakhtine (1981), dans des discours monologiques, étant donné que tout discours se réalise dans une situation dialogique par nature. Chaque locuteur répond, à des discours antérieurs prenant position face à ceux-ci afin de montrer, soit au moyen d'énonciations explicite, soit au moyen des inférences rendues possibles, une image de lui-même qu'il désire projeter face aux interlocuteurs et à travers laquelle il exprime sa propre identité.

Toutefois, comment se poursuivent les identités en situation d'interaction communicative ? Il convient de répondre que des travaux comme ceux d'E. Goffman (1974,1981), indiquent que l'identité de ceux qui parlent et de ceux qui sont leurs interlocuteurs va au-delà des acteurs impliqués manifestement à un moment donné. Il faut rebâtir différents niveaux de participants, directs et indirects, ratifiés ou non ratifiés, susceptibles d'assumer des identités énonciatives, comme celles de porte parole ou de source, d'interpellé ou d'auditeur non impliqué. À cet égard P. Charaudeau signale différents plans du discours où peut être déterminée l'identité des participants à une interaction qu'il faut prendre en compte pour établir leurs rôles sociaux et discursifs. P. Charaudeau (2004, p.20) détermine trois espaces différents dans lesquels se révèlent les identités des participants à une interaction :

Cela nous a conduit à distinguer trois lieux de problématisations : l'un qui correspond à l'espace situationnel de la communication, celui où sont déterminés par avance des statuts sociaux, des places locutives, et les rôles que doivent tenir les différents protagonistes de l'acte de langage ; un autre correspondant à l'espace discursif de l'énonciation comme lieu de mise en scène du discours qui en partie contraint par les données du cadre situationnel, mais où le sujet parlant, jouissant d'une certaine marge de manœuvre, peut jouer à des fins, stratégiques, avec les différents protagonistes du discours mis en scène. Il le fait en puisant dans sa compétence semiolinguistique, en utilisant divers systèmes linguistiques qui s'organisent autour de la catégorie de la personne (pronoms personnels, déictiques, anaphoriques et autres qualificatifs) ; un troisième lieu enfin qui correspond à l'espace interdiscursif où circulent les discours, lieu d'une sémantique des systèmes de valeur, où le tiers peut être considéré comme un « méta-énonciateur » qui produirait des discours de vérité servant de référence à tout nouvel énonciateur .

Ce long propos signifie que dans la parole de chaque locuteur, il ya des manières de signaler l'identité qui se révèle tout au long du discours. Les locuteurs marquent ou signalent discursivement leurs traits d'identité dans leur langage. On y décèle une certaine correspondance entre ce qu'il est convenu d'appeler la sociolinguistique et l'identité du locuteur. Le rapport entre langage et sociétés est si étroit que V. Castelloti et D.Robillard (2001, p.52), ont pu dire que « lorsque le locuteur prend la parole, il s'actualise en un point de sa trajectoire sociale et professionnelle tendue entre son passé et des objectifs à venir ».De tels propos révèlent qu'il ya une corrélation entre le social et le linguistique. C'est traduire ici que

les langues que parlent ou que pratiquent les humains dans la société, indiquent non seulement leurs origines géographiques mais aussi leur appartenance et leurs aspirations sociales.

De ce fait, le langage constitue à la fois un élément et un enjeu essentiels de la production des identités des individus. Dans ce sens, la question linguistique a souvent été au centre des préoccupations des pouvoirs. Elle serait même l'un des piliers sur lequel se construisent les États-nations car elle est dans les discours nationalistes, le véhicule de l'esprit national. Elle est même chargée du maintien de la mémoire nationale, de faire fructifier l'héritage des ancêtres. Elle se confond à la nation et à l'existence nationale. D'où l'idée que le langage est inextricablement liée à l'identité. Ce qui signifie que l'analyse des usages langagiers est indissociable de celle des représentations sociolinguistiques. Ces derniers témoignent du rapport des locuteurs à leur langage. C'est certainement au nom de cette hétérogénéité que se manifeste tout aussi l'abus du langage qui conduit à la perte d'identité.

INTER-TEXTUEL

III- L'ABUS DU LANGAGE ET LA PERTE DE L'IDENTITÉ

Il est dans la vie sociale les abus de langage que l'on peut rencontrer au quotidien. Il est ici question de montrer comment les hommes peuvent recourir au langage pour voiler leur vraie identité tout en se construisant une toute autre identité qu'ils sont loin d'avoir. Les individus peuvent abuser du langage pour se forger une identité qu'ils n'ont pas. Il en est de même pour les régimes et forces politiques tout comme les gouvernements qui à force d'abuser du langage peuvent détruire la réalité sociale existante et la remplacer par une autre qu'ils fabriquent de toutes pièces. On peut même y remarquer une certaine beauté de la destruction de mots. La langue de bois est de plus en plus la chose la mieux partagée dans nos sociétés. En effet, la langue de bois se caractérise par le fait qu'elle contient peu d'information sémantique, peu de référence à la réalité et qu'elle utilise principalement un genre de phrase impersonnel. Ces phrases, que cette langue emploie, expriment des impératifs et des locutions volontaristes. On peut trouver des traces de la langue de bois partout dans la société moderne.

Nous avons mentionné un peu plus haut que c'est à travers le langage que les hommes expriment leur soi, leur identité. On peut ici étendre cette réalité manifeste en indiquant l'impact de l'abus du langage sur l'identité. Il se peut que les gens se privent de leur concept de soi, de leur identité. Toutefois, qu'entend-t-on par la locution "perte de l'identité" ? Elle ne veut aucunement dire que l'abus du langage laisse les individus concernés dans un état mental dans lequel ils ne pourraient pas dire qui ils étaient ou ne pourraient pas effectuer leurs routines quotidiennes d'une façon ou d'une autre. Ce que nous voudrions ici décrire est plutôt un état de confusion où l'individu se trouve par rapport à ce qui lui importe dans la vie. De tels individus perdent leur authenticité. Ils parlent mais ils ne disent rien. Et pourtant « le mot qu'une vie ne cautionne pas perd sa portée » (V. Havel, 1995, p.359).

L'abus du langage entraîne donc la perte des principes moraux et de l'identité. Une telle réalité sociale a pour fondement la capacité qu'a l'homme de cacher par l'usage du langage ce qu'il ne veut pas révéler. Ceci est manifeste dans le domaine politique. En effet, l'emploi du langage bien souvent sert à propager des erreurs au service de la domination politique. Un tel emploi prémédité du langage cherchant à induire en erreur, constitue même, une atteinte à un droit naturel fondamental de l'homme. L'abus des mots incite même à douter si l'emploi du langage contribue plus à la connaissance de la vérité qu'il ne l'entrave. Les mots peuvent se muer en un instrument de l'inégalité, parmi les hommes et contribuer à être l'instrument de son maintien. Après l'établissement de l'inégalité, la communication sociale a lieu comme dialogue entre riches et pauvres, puissants et opprimés, bourgeois et prolétaires. Dans la perspective des puissants, le langage devient l'instrument de persuasion à l'aide duquel ils s'efforcent d'obtenir l'adhésion du peuple aux normes sociales jouant en leur faveur. « Toujours ces noms spécieux de justice et de subordination serviront d'instrument à la violence et d'armes à l'iniquité » (J.J.Rousseau, 1964, p.524). De même que des mots comme bien public, patrie, citoyen servent à voiler les conséquences de l'inégalité sociale. Étant donné que le langage est originellement un instrument de dialogue entre puissants et faibles, il convient de souligner que tous ces abus auxquels nous faisons allusion, n'adviennent qu'au stade du despotisme, le totalitarisme, la

dictature et bien d'autres formes d'abus du pouvoir politique. A de tels niveaux, l'oppression atteint un degré tel que le peuple n'est plus finalement qu'un récepteur de directives. Le despotisme, stade suprême de la corruption du pouvoir politique, peut même renoncer au dialogue en tant qu'instrument de persuasion et s'atteler à le remplacer par la violence.

Parallèlement au processus historique d'une évolution sociale qui s'éloigne de plus en plus de l'égalité originelle, se déroule un processus de dégénérescence du caractère naturel du langage. À l'origine, expression immédiate des sensations et des idées, puis transformée en instrument de domination et de mensonge, le langage devient l'instrument du « paraître », de l'apparence que se donnent les hommes pour cacher leur véritable identité. Le langage sert à construire un monde d'apparence destiné à farder les conséquences dégradantes qu'entraîne pour la personnalité humaine l'inégalité sociale. « Chaque État, chaque profession a son dictionnaire particulier pour exprimer en termes décents les vices qui lui sont propres » (J. J. Rousseau, 1964, p.558). Ce qui érige le langage en un véritable outil d'abus de tout genre et dont la plus haute conséquence est la perte de l'identité du ou des locuteur(s).

CONCLUSION

Il convient de retenir en somme que l'homme a besoin de l'identité. Les peuples consentent de plus en plus la morsure de ce besoin dans le sens où l'identité est un concept valise. Il regorge pour l'essentiel le caractère de ce qui est même. L'identité permet au sujet de prendre conscience de son existence. Toutefois, cette prise de conscience, pour se réaliser a besoin de différence vis-à-vis d'un autre que soi. Et c'est en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire. Dès lors, l'identité est loin d'être un concept insulaire. Elle s'appréhende plutôt sous un angle relationnel. Elle se veut réticulaire. Elle est un processus par lequel un être définit et se forge une image dans l'existence sociale. Laquelle image est perceptible dans le langage qui joue de ce fait un rôle identitaire. Ce qui signifie que les hommes, en parlant, expriment leur identité. Leur manière de parler peut traduire leur identité. En fait, le langage lui-même est un objet de représentations sociales. Il existe une correspondance entre la sociolinguistique et l'identité du locuteur. C'est dire que les locuteurs marquent ou signalent discursivement leurs traits d'identité dans leur langage. Ils montrent ainsi qu'il y a une corrélation entre le social et le linguistique.

Cependant, s'il est clair que le langage est un moyen d'identification d'une communauté donnée, il convient de relever tout aussi que le langage est doté d'un pouvoir qui peut dissimuler l'identité réelle, comme il peut la détourner, la voiler dans le but de séduire ou d'impressionner. Les hommes peuvent abuser du langage pour se forger une identité qu'ils n'ont pas. La langue de bois est de plus en plus la chose la mieux partagée dans nos sociétés. L'abus du langage entraîne donc la perte des principes moraux et de l'identité dans le sens où l'on y fait usage de faux.

Par conséquent dirions-nous en tout état de cause que le langage témoigne effectivement de l'identité individuelle ou communautaire. Il joue pleinement un rôle identitaire aux allures ambivalentes : autant le langage est un canal d'expression de l'identité, autant il est bien des fois un moyen pour le locuteur de voiler sa vraie identité surtout quand il s'agit de recourir au mensonge, l'hypocrisie, la malice, la démagogie, la propagande, la drague, l'escroquerie...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BAKHTIN Mikhail, 1986, *Speech Genres and Other Late Essays*, Austin, University of Texas Press.

BAUGNET Lucy, 1998, *L'identité sociale*, Paris, Dunod.

BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

CASTELLOTI Véronique. et ROBILLARD Dives. 2001, « *Langues et insertion sociale : matériaux pour une réflexion sociolinguistique* », "Langage et société", numéro 98, p.43-75.

ERVING Goffman, 1991, *Les cadres de l'expérience*, Traduction de l'anglais par Isaac Joseph, Éditions de Minuit, Paris

HUDE Henri, 2010, *Démocratie durable. Penser la guerre pour faire l'Europe*, www.henrihude.fr.

LEVI-STRAUSS Claude, 2007, *L'identité*, Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Professeur au collège de France (1974-1975), Paris, Puf.

MARCEL Détiene, 2010, *L'identité nationale, une énigme*, Paris Gallimard.

MOSCOVICI Serge (1994), *Social representation and pragmatic communication, social science information*, pp113-177.

Patrick CHARAUDEAU et R. MONTES, 2004, *La voix cachée du tiers. Des non dits du discours*, Paris, L'harmattan.

RIMBAUD Arthur, 1873, *Une saison en enfer*, Paris, Gallimard.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 1964, *Œuvres complètes*, Vol III, Paris, Gallimard.

Sciolla Loredana, *Italiani. Stereotipi di casa nostra*, In *Revue Française de Sociologie*, 1999,40-1.pp.199-201.

SIBONY Daniel, 2012, *De l'identité à l'existence : l'apport du peuple juif*, Paris, Éditions Odile.

VACLAV Havel, (1985), *Dopisy Olze Toronto: sixty-eight publishers*.

WOLTON Dominique, 2015, *La communication, les hommes et la politique*, CNRS Éditions, Paris.

<https://www.nouvelobs.com/monde/20190904.OBS17961/flambee-de-violences-xenophobes-en-afrique-du-sud-que-s-est-il-passe.html> 4 sept. 2019